

comme en portent les mécaniciens ou les charpentiers, et tenant une petite valise à la main, il était blond, maigre et pâle, complètement imberbe, sauf un soupçon de moustache au-dessous des narines ; un sourire gouailler semblait avoir élu domicile sur ses lèvres minces. Ses petits yeux d'un bleu d'acier, aux prunelles mobiles, offraient une expression d'astuce et de malignité. Sa tournure débauchée était celle des ouvriers qui fréquentent les "assommoirs" beaucoup plus que les ateliers. Il parlait d'une voix grasse, en laissant traîner les mots.

—Excusez ! fit-il en mettant le pied sur le pont. C'est frotté ici que c'en est comme un vrai verglas ! Au moindre roulis on risquera de casser le verre de sa montre sur le parquet ! Oh ! malheur !

En l'entendant s'exprimer ainsi, l'homme de cinquante ans et la jeune fille échangèrent un sourire, puis, se tournant de son côté, l'homme lui dit avec un accent anglais très prononcé :

—Vous voilà en route pour l'Amérique. Votre passage et votre nourriture sont payés ; je vous ai en outre remis une somme de deux cents francs ; je n'aurai donc point à communiquer avec vous pendant la traversée. En arrivant à New-York nous nous retrouverons.

—Compris, monsieur, répliqua le grand garçon dont nous avons esquissé la silhouette. Vous en premières, moi en secondes. Après l'appel nominal vous passerez au salon et je resterai dans l'antichambre. Soyez paisible, je vous lâcherai le coude en route et je vous retrouverai au débarquement. Je suis lesté pour le voyage ; c'est le principal. Tout va bien :

Oh ! oh ! les petits agneaux,
Qu'est-ce qui casse les verres !...

L'ouvrier alluma une cigarette, tandis que son interlocuteur et la jeune fille allaient se placer près du bastingage, à deux ou trois pas de Paul Harmant. Celui-ci tourna la tête du côté de ses nouveaux voisins et ses regards s'arrêtèrent avec complaisance sur la jeune fille blonde aux yeux bleus, grande et mince, admirablement bien faite, délicieusement jolie, gracieuse et distinguée.

—Bien belle personne ! se dit-il. Le monsieur aux cheveux gris doit être son père.

L'enfant blonde s'était aperçue de l'attention du voyageur, et de l'admiration qu'exprimait son regard. Une rougeur vive envahit son visage, et elle changea de position, de manière de n'être plus en vue.

L'appel commença. Le pêle-mêle des passagers existait sur le pont. On se coudoyait sans distinction de classe. L'ouvrier en complet de velours à côtes se trouvait à égale distance de l'homme aux cheveux gris qui accompagnait sa fille et de l'ex-contremaître d'Alfortville. Le second du navire, tenant à la main la liste, appela les noms de James Mortimer et de Noémi Mortimer, auxquels répondirent l'enfant blonde et son père.

Noémi Mortimer, pensa Jacques Garaud, deux noms charmants !

—Monsieur Paul Harmant ! appela le second.

—Présent ! répondit Jacques.

En entendant appeler "Paul Harmant," le jeune homme à l'allure dégingandée et au langage pittoresque tressaillit brusquement et ses yeux se fixèrent avec une étrange expression de curiosité sur l'homme qui venait de répondre : "Présent !"

—Paul Harmant ! murmura-t-il. Le nom de mon cousin le mécanicien qu'on prétendait défunt ! Ah ! par exemple, elle est bien bonne celle-là ! Le bonhomme me fait l'effet d'un particulier qui a le sac ! Ça serait rigolo tout de même de se découvrir un parent calé ! Et il devisait Jacques Garaud qui ne se doutait guère de l'impression que produisait le nom emprunté par lui à un camarade mort.

—C'est drôle, poursuivit l'ouvrier, je l'ai vu autrefois, mon cousin, et je ne le reconnais pas du tout. Il était plus jeune, c'est vrai, et les années ça change un homme, mais enfin je me souviens un peu de ses traits, et il me semble que je n'en retrouve pas un seul dans ce visage-là. Ça ne doit pas être lui. "Il y a plus d'une âne à la foire qui s'appelle Martin !" dit le proverbe. C'est égal je taillerai une bavette avec ce particulier-là.

En ce moment on appela :

—Ovide Soliveau !

Le Parisien répondit :

—Voilà !

L'appel fut bientôt terminé. Immédiatement après on donna l'ordre de classement des passagers.

—Sapristi, pensa l'ouvrier, plus que ça de chique. Le paroissien voyage en première classe comme l'ingénieur Mortimer et sa "demoiselle !" Nous voilà séparés. Où va-t-il ? A New-York ? Si c'est à New-York, comme je l'espère, je le pigerai au débarquement ; mais, en attendant, impossible de causer. Que je suis bête ! ajouta Ovide Soliveau en se frappant le front. Si les "deuxièmes" ne vont pas dans les "premières," les "premières" peuvent sans difficulté aller dans les "deuxièmes." Je ferai passer mon nom à ce Paul Harmant, et il viendra me trouver sur le gaillard d'avant. Rien de plus simple.

Les voyageurs avaient pris possession de leurs places respectives, le paquebot leva l'ancre et fila bientôt à toute vapeur vers l'Amérique. Dès le second jour, Ovide Soliveau s'aperçut que les voyageurs de première classe ne se gênaient point pour continuer leur promenade sur l'avant du navire ; il espéra que Paul Harmant y viendrait d'un moment à l'autre fumer son cigare et qu'il lui serait facile de l'aborder. Cet espoir fut déçu. Jacques Garaud montait peu sur le pont, même à l'arrière, et passait la plus grande partie de son temps au salon où se tenaient de préférence l'ingénieur James Mortimer et la blonde Noémi. Il se mettait l'esprit à la torture pour trouver un prétexte ingénieux qui lui permit d'entrer en relations avec le père et la fille, mais son imagination ne lui suggérait absolument rien de pratique.

Quelques mots surpris d'une conversation entre Mortimer et un passager lui avaient appris que Mortimer se rendait à New-York, son lieu de naissance. Allant lui-même à New-York, l'ex-contremaître souhaitait d'autant plus faire la connaissance d'un homme qui pendant le voyage pourrait le mettre au courant des coutumes du pays, et qui, une fois en Amérique, lui serait certainement très utile s'il parvenait à capter sa confiance. Mais, nous le répétons, il ne trouvait rien.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ. Le temps, magnifique, avait attiré sur le pont une grande partie des passagers. Le paquebot filait à grande vitesse sur une mer calme comme un lac, et laissant derrière lui un panache de fumée noire et un long sillage d'écume blanche. Ovide Soliveau parcourait les groupes à l'avant, afin de s'assurer s'il n'y rencontrerait pas ce "Paul Harmant" qui peut-être était son cousin. Mais pas plus que la veille et l'avant-veille, Jacques Garaud ne quittait le salon.

—Pas possible ! se disait Ovide, pour se payer comme ça le régime cellulaire, faut que le paroissien soit malade ! Je vais m'en assurer "illico !" !

Il piqua droit à un employé au service des cabines, qui tant bien que mal parlait français, le salua et lui adressa ces mots :

—Pardon, monsieur, mais si c'était un effet de votre complaisance, j'aurais à vous prier de me rendre un petit service.

—Aoh ! yes ! répondit l'Anglais, je volé bienne.

—Voilà la chose. Il y a un passager de première classe que l'on a nommé devant "Bibi" le jour de notre embarquement.

—Bibi ? interrompit l'employé.

—Bibi, c'est moi, répondit Ovide. Son nom m'a rappelé celui d'un mien cousin que je croyais défunt, et qui l'est peut-être, en effet, mais qui peut-être aussi se porte comme vous et moi.

—Aoh ! yes ! ce été possible.

—Je voudrais savoir à quoi m'en tenir. Or, comme le règlement m'interdit l'entrée des premières, et que je respecte la consigne, je viens vous prier de me rendre le service de prévenir ce monsieur que quelqu'un qui a quelque chose d'intéressant à lui dire, mais qui ne peut pas aller le rejoindre, le prie de venir le trouver pour cinq minutes sur le gaillard d'avant.

—Aoh ! yes ! Disez à môa le nom du personage.

—Paul Harmant.

—Disez aussi à môa le nom de vôo.

—Ovide Soliveau, sujet Français, natif de Dijon (Côte-d'Or).

—Aoh ! yes, ce été siouffisant. Je rendrai le service à vôo.

XXXIII

L'employé au service des cabines tourna méthodiquement sur ses talons et descendit avec une raideur toute britannique les marches de l'escalier conduisant à l'entrepont.

—Pas bavard, ce coco là ! se dit Ovide en le regardant s'éloigner, mais bon enfant tout de même, et c'est ce qu'il me faut.

L'Anglais descendit au restaurant et s'adressant au maître d'hôtel lui demanda dans sa langue maternelle :

—Connaissez-vous un monsieur Paul Harmant, des premières ?

Le maître d'hôtel ouvrit un agenda dont chaque feuil portait une lettre alphabétique. Il chercha d'abord à l'A, puis, ne trouvant rien, il passa à la lettre H.

—"Harmant (Paul)," répéta-t-il, cabine numéro 24. C'est ce passager qui se tient presque toujours au salon.

—Bon, je me souviens. Je vais voir.

Et l'employé se rendit au salon où l'ex-contremaître piochait la grammaire anglaise et le dictionnaire, car il voulait en arriver promptement à se faire à peu près comprendre. Le garçon, s'approchant de lui, l'aborda par ces mots :

—Je prié vôo de pardonner à môa. Ce été vôo qui été le très honorable Paul Harmant ?

Jacques Garaud leva vivement la tête.

—Oui, fit-il avec une curiosité mêlée d'étonnement et d'inquiétude, c'est moi. Que me voulez-vous ?

—Ce été ioune passager de seconde classe qui demande à parler à vôo sur le gaillard d'avant.

L'étonnement de l'ex-contremaître grandissait.

—Un passager des secondes qui demande à me parler ! répéta-t-il,

—Aoh ! yes.

—Mais je ne connais personne sur le paquebot.

—Cette passager paraît connaître vôo parfaitement.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Ovide Soliveau.

Paul Harmant interrogea sa mémoire.

—Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom, j'en suis sûr, dit-il après un instant de réflexion.

L'employé reprit :

—Aoh ! yes ! Ovide Soliveau, mécanicien, sujet français, né à Dijon (Côte-d'Or). Il semble à l'ouï reconnaître en vôo ioune cousin à l'ouï qu'il croyait défunt.

Jacques Garaud tressaillit, pâlit, et se leva brusquement pour dissimuler son trouble.

—Mon cousin, mon cousin Ovide Soliveau, balbutia-t-il. C'est bien, je vous remercie, je vais monter sur le pont.

L'employé se retira. L'ex-contremaître sortit du salon, mais, au lieu de gagner immédiatement l'escalier, il s'élança vers sa cabine.

—Que signifie cela ? se demandait-il. Cet Ovide Soliveau serait-il véritablement le cousin de Paul Harmant, mort à Genève, et que je fais revivre ? Au moment où je me croyais bien en sûreté sous mon nom d'emprunt, un hasard diabolique va-t-il me mettre en face d'un homme qui peut m'arracher mon masque ? Mais oui, poursuivit-il avec un geste d'effroi, la mère de Paul Harmant était une Soliveau, le livret qui se trouve entre mes mains en fait foi, et je l'avais oublié !

Tout en parlant, Jacques avait exhibé son portefeuille. Il en tira le livret en question, l'ouvrit à la première page et lut :

"Paul-Honoré Harmant, fils de Césaire Harmant et de Désirée-Claire Soliveau."

—C'est bien un parent de feu mon camarade, continua-t-il. Que faire ? Ne point aller à ce prétendu cousin, c'est éveiller des soupçons, le pousser à chercher, à écrire, à s'informer, c'est compromettre l'identité fabriquée par moi. C'est me perdre ! Il faut payer d'audace. Je saurai bien tenir tête à cet homme et lui prouver que je suis Paul Harmant.

Le lui prouver ! répéta Jacques, sera-ce possible s'il est certain que son cousin est mort ? Quoi qu'il